

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

*au verso
03/12/1899*

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 767.—SAMEDI, 14 JANVIER 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

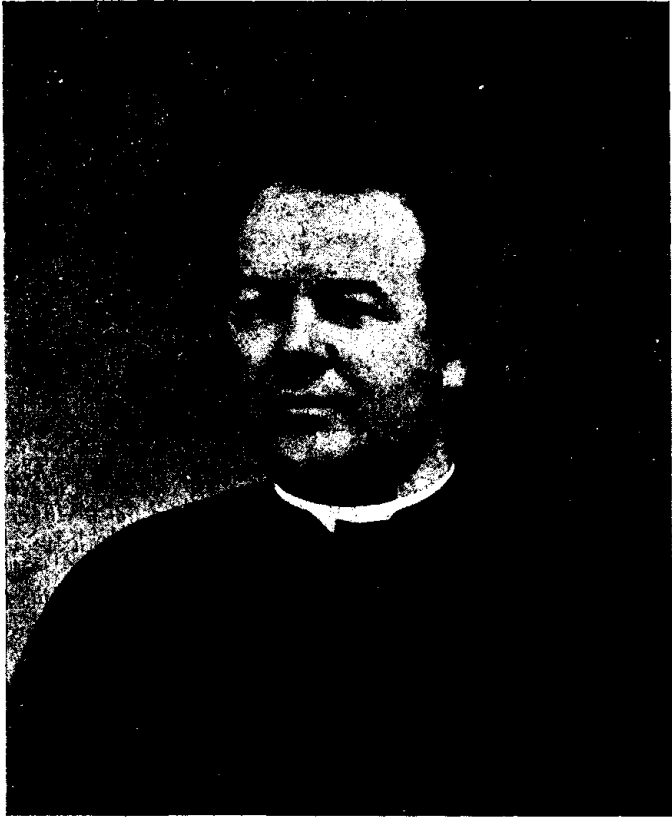


Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

M. l'abbé LePailleur, aumônier

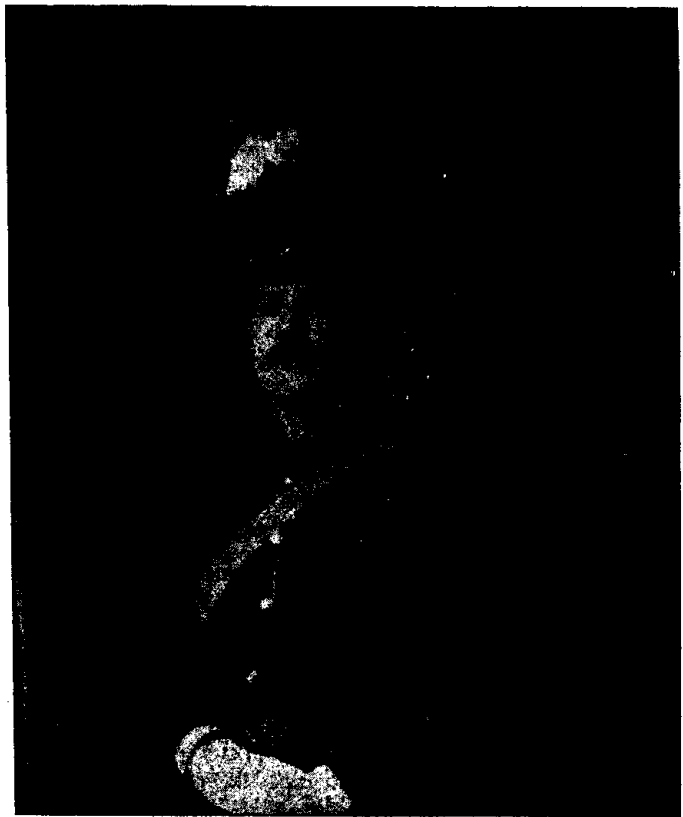


Photo B. Chalifoux, rue Rachel

M. J. Comte, commandant



Photo J. A. Dumas, 112, rue Vitré, coin St-Laurent

LA GARDE VILLE-MARIE INDÉPENDANTE DE MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 JANVIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—La littérature au Canada, par La Rédaction.—Bonne année à tous, par Gilberte.—Nos gravures, par de Thermes.—Mondanités.—Poésie : Souvenir d'enfance, par Emery Desroches.—Le père Lucien, par E. G...—Légende, par Alexandre Dumas.—Langage des yeux.—Poésie : La mort du cèdre, par Abel Letalle.—La toison d'or, par Jacquot.—L'ange gardien, par Luscinus.—La rose du vatican.—Rectification.—Deux mots du docteur.—Honnête homme et homme d'honneur, par Dr T. W...—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Conseils pratiques.—Une offre exceptionnelle.—Amusements.—Primes du mois de décembre.—Rébus.—Feuilletons : Rosalba ou les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—La Garde Indépendante Ville-Marie de Montréal : M. l'abbé LePailleur, aumônier ; M. Comte, commandant.—Echafaudage établi autour de la croix de Saint-Pierre de Rome.—Un carnage à la frontière Marocaine.—Portrait du prince Georges de Grèce.—Constructions comparées avec les Pyramides d'Égypte.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

LA LITTÉRATURE AU CANADA

Il y a trois ans, quelques-uns de nos jeunes étudiants, tant de l'Université Laval que du collège renommé de Sainte-Marie, des R.R. PP. Jésuites, fondaient une société à laquelle ils donnaient le titre modeste d'École Littéraire. Parmi ces jeunes audacieux, nous citerons MM. Louvigny de Montigny, Jean Charbonneau et Albert Ferland.

Quel était leur but ?

Simplement d'entretenir, et par là de développer les connaissances qu'ils pouvaient avoir acquises dans les Belles-Lettres. Ce que chacun produisait était passé au crible de la critique : et ce crible était à mailles serrées, croyez-le.

L'École végéta—comme toute institution sérieuse à ses débuts. Elle rencontra des difficultés qui eussent découragé des caractères moins jeunes, moins bien trempés, des hommes qui n'eussent pas été Canadiens, plus que cela, Canadiens-français.

Ici, j'ajouterai : et catholiques par conséquent, puisque Canadiens-français.

Je sais fort bien que l'on va me dire : "Mais le président, M. W. Larose, dans son discours du 29 décembre dernier, n'a-t-il pas dit que la politique et la religion ne doivent jamais servir de thème à aucune controverse ?"

Je répondrai que notre président a dit ces paroles, et qu'il a eu raison. Ces deux grandes idées ne peuvent

servir de thème à aucune discussion ; mais elles doivent être et sont respectées.

La poésie n'est-elle pas l'élévation de l'âme vers Dieu ? Elle recherche le vrai, le bon, le beau : n'est-ce pas là, Dieu ?

Aussi, la poésie sans l'idéal divin est-elle ce que fut la prose ampoulée, orgueilleuse de Cicéron, n'ayant ni principe, ni fin, et forcée de convaincre (! convaincre, comment ?) et la prose concise, nerveuse, et néanmoins harmonieuse, convaincue et convaincante des Jérôme, des Ambroise, des Augustin : le style de Cicéron a des fleurs... c'est tout. L'autre a des fruits peut-être après de prime abord, mais combien suaves après, longtemps après, toujours !

La petite École Littéraire vivait donc sans bruit, mais réunissant dans son sein tous les jeunes gens de bonne volonté.

Aux dernières élections semestrielles, un fin conteur, M. l'avocat Wilfrid Larose, fort apprécié à Paris, fut élu président. Tous nos lecteurs savent que M. Louis Fréchette, notre grand poète, avait depuis des mois, accepté d'être le président d'honneur de l'École.



Photo. Laprés & Lavergne

M. LOUIS FRÉCHETTE

On organise une séance publique, avec M. L. Fréchette comme conférencier ; les journaux l'annoncent, la curiosité, l'amour des belles joutes oratoires s'éveille dans le public de la ville — et voici que le 29 décembre dernier, au château des anciens gouverneurs, l'élite de la population accourt, la salle est trop petite, le succès par contre est absolu.

Avec le talent qu'on sait, M. L. Fréchette lit : *Veronica*, tenant la foule haletante suspendue à ses lèvres.

C'est une explosion de bravos, c'est un délire, quand il achève la lecture de son superbe drame.

Mais aussi, comme il a traité son sujet ! Avec quelle pureté de diction il l'a lu !

Après chaque acte, tandis que le Maître se reposait, les jeunes écrivains de l'École Littéraire lisaient des vers qu'ils avaient composés.

M. Jean Charbonneau dit *Les deux Majestés* ; les *Saisons de l'amour* ; et une pièce *Sur un vase grec*, M. de Bussièrès recita *Soirées allemandes* et *Kita-no-tendji*. M. Gonzalve Desaulniers donna *Caprice* et *Ballade de la Fille des Bois*. M. E.-Z. Massicotte avait apporté *La Valse* et *Rondel à l'aimée*. M. Albert Ferland avait, lui, *Le Poète* et *Les questions folles*.

M. Emile Nelligan déclama : *Un rêve de Watteau*, *Le Récital des Anqes* et *L'Idiot aux Cloches*.

Les nombreux auditeurs ne ménagèrent point leurs encouragements à tous ; les grands journaux publièrent des comptes-rendus enthousiastes : n'avons-nous pas

eu raison d'encourager, encourager toujours nos jeunes écrivains ? Pourquoi ne pourraient-ils, je vous le demande, manier la langue française avec la même aisance que leurs frères de France ?

L'épreuve est faite, elle est concluante, convaincante, décisive : le Canada français a sa littérature peut produire ses œuvres lui-même — nous l'avions prouvé par les Crémazie, les Fréchette, les Lemay etc, pour la poésie ; les Garneau, les Casgrain, les Huard, les Montpetit, etc, pour la prose.

Nous redisons aux jeunes, et nous le leur disons du fond du cœur :

Courage ! Continuez ! Donnez-nous souvent des séances comme celle du 29 décembre dernier, et ne cessez de travailler, de vous perfectionner !

Nous leur rappelons aussi que, dans la faible mesure de ses moyens, LE MONDE ILLUSTRÉ leur est acquis, leur est tout dévoué.

LA RÉDACTION.

P.-S.—Nous regrettons vivement qu'une longue indisposition ne nous ait pas permis de faire une analyse détaillée du beau drame de M. Fréchette : nous nous promettons de revenir sur ce sujet.

BONNE ANNÉE A TOUS

Depuis que l'aube froide estompant les cieux sur la dernière nuit de 1898 à jamais a disparu, ravis nous entendons cet écho : Bonne année, heureuse année ! que, tour à tour, ou tous à la fois nous nous répétons avec un plaisir toujours nouveau. Aussi tout contribue à la joie : les petits flocons de neige si blancs, si mignons, qui nous font éprouver un immense besoin de bonheur et d'amitiés intimes. Bien peu regrettent ce pauvre an qui vient de disparaître dans le gouffre béant du passé. Au contraire, que d'émotions, que d'espoir, que de sentiments divers s'agitent à ce seul mot : "Le jour de l'An !" Personne ne reste indifférent quand l'aurore d'une nouvelle année se lève sur le monde. Riches, pauvres, jeunes, vieux, fêtent ce jour exceptionnel entre tous. Certes la joie n'est pas égale partout.

Il y en a qui ne pourront guère chanter. C'est qu'au touchant appel qui se fera aujourd'hui, plus d'un nom bien aimé restera sans réponse. Nos larmes répondront pour lui ; chez les riches le bonheur est presque parfait, mais le pauvre qui voit son foyer sans feu, ses petits enfants grelottant de froid, ah ! comme il souffre, bien qu'il semble joyeux, et quelle est son angoisse en écoutant le vent qui gémit tristement ! Mais il lui faut sourire en voyant un rayon de plaisir sur le front de ses chers petits lesquels ayant reçu quelques bonbons, un morceau de tartine, se disent entr'eux : "Ah ! pourquoi tous les jours ne sont-ils pas des jours de l'An ?..."

Pour moi, je me compte au nombre des heureux : confortablement établie dans mon fauteuil auprès d'un feu qui pétille joyeusement, je nargue la neige qui tombe et le vent qui la pousse, je pense à mes amis, je cherche une société choisie dont les entretiens me charment et me distraient.

Instinctivement, chers confrères, bons lecteurs, c'est au foyer de notre brillant MONDE ILLUSTRÉ que je viens chercher à qui causer. C'est de la présomption, de l'audace, je le sais bien. La réflexion m'eût peut-être rendue plus craintive, mais je n'ai pas réfléchi, et me voilà. Allez-vous me repousser ?... Non, n'est-ce pas. Voyez, je ne puis retourner sur mes pas, dont la neige qui tombe efface toutes traces : laissez-moi plutôt rompre avec vous le pain béni de l'amitié, et, en vous pressant la main, vous souhaiter à tous, du meilleur de mon cœur, le bonheur et la joie dont vous êtes si dignes.

D'abord, à toi, cher MONDE ILLUSTRÉ, je te souhaite longue vie, prospérité, victoire sur tes ennemis, qui sont peut-être plus nombreux que tu ne le crois, et la fidélité de tous tes amis, fidélité qui est d'ailleurs bien facile, tu es si aimable.

Que vous dirai-je à vous, estimable directeur, qui êtes non seulement un littérateur, mais encore un ami

pour tous les jeunes écrivains qui s'adressent à vous, vous demandant soit un conseil, soit un rayon de cette lumière littéraire que vous possédez à un si haut degré. Ah ! vous qui êtes un censeur écouté, quoi qu'en puisse dire les sceptiques, que le bonheur s'attache à vos pas, et quels que soient vos désirs, vos vœux, qu'ils vous soient toujours accordés.

Que ne sommes-nous au temps des fées, et que ne suis-je moi-même une fée. Oh ! alors, comme toujours une auréole de gloire et de bonheur ornerait votre front, vous, gracieux privilégié des Muses, ami Antonio : que l'amitié, cette fleur enchanteuse que vous vous plaisez à semer autour de vous, vous rende pleinement heureux.

Et vous, Aimée Patrie, qui nous êtes revenue avec les premières neiges comme les petits oiseaux roses et blancs nous apportant l'amitié, en lieu et place de la froidure, (comme disait-on mon ami, qui me pardonnera bien de reproduire ici ses propres termes,) ah ! soyez heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas.

Que 1898 ait emporté dans sa fuite toutes les "heures de tristesse" qui vous rendaient mélancolique, gentille Lucette, que j'aime sans vous connaître et que cette nouvelle année ne vous apporte que des heures de gaieté douce et de joie sans mélange.

Bonne année à vous tous, Jules.-E. R..., douce Violette, pieuse Enéri, Fauvette, Janvière, vous que l'on n'a pas vues depuis si longtemps. J'espère que l'allégresse vous entoure et qu'elle continuera à vous couvrir de ses ailes protectrices.

Mais que vois-je... la neige a cessé pour faire place à la pluie, ah ! pour le coup je me sauve... et au revoir, à la prochaine bordée...

Gilberte

NOS GRAVURES

LE "KAISER WILHELM DER GROSSE"

L'Allemagne possède de très grands navires : le transatlantique *Kaiser Wilhelm der Grosse* est un des plus grands du monde entier. Nos lecteurs pourront s'en convaincre par nos gravures, comparant les plus grandes constructions de New-York, en leur longueur et même en poids, avec ce navire.

LE PRINCE GEORGES DE GRÈCE

Après de longues et laborieuses négociations, e puissances ont enfin désigné le prince Georges de Grèce pour remplir les fonctions de haut-commissaire en Crète, pendant une durée de trois ans.

Le prince, second fils du roi des Hellènes, est né à Corfou, le 12 juin 1869 ; il n'a donc pas encore trente ans. Il est, on le sait, le cousin de l'empereur de Russie, dont il fut le compagnon dans son voyage autour du monde, à l'époque où il n'était encore que tsarevitch, et qu'il défendit contre l'attentat d'un Japonais fanatique.

L'influence du tsar Nicolas a particulièrement contribué à une nomination fort mal vue du sultan.

C'est à Athènes, en présence du roi, de la reine et du duc de Sparte, héritier présomptif de la couronne, que les représentants de la France, de la Russie, de l'Angleterre et de l'Italie, ont solennellement fait part de cette nomination au prince Georges, qui avait revêtu, pour les recevoir, le grand uniforme d'officier de la marine hellénique.

CARNAGE A LA FRONTIÈRE MAROCAINE

Une correspondance adressée il y a quelques jours d'Aïn-Sefra au journal *l'Echo d'Oran* raconte une scène de carnage inouïe qui se produisit à la frontière marocaine entre Djenian-bou-Resq et Icha, à environ 30 kilomètres de l'entrepôt franc de Djenian.

Deux tribus avaient juré de s'exterminer ; celle des Beniguils surprit la tribu ennemie des Beni-Djids et la réduisit à néant.

On évalue à 300 le chiffre des morts ; des vieillards

ont été égorgés, des femmes sur le point de devenir mères ont été éventrées, des jeunes filles et des enfants ont été emmenés en captivité.

Les fugitifs de la tribu des Beni-Djids ont été poursuivis pendant plusieurs étapes jusqu'en deçà de Figuig et exterminés.

Les Beniguils sont des Marocains nomades et féroces auxquels on attribue la plupart des crimes de la contrée.

LA GARDE VILLE-MARIE

Que voilà des mots sonnante délicieusement à toute oreille française.

Ne dirait-on pas une évocation du passé ? Et pour le Canadien-français, ce nom n'a-t-il pas une remembrance bénie, un souvenir de grande gloire ?

Lorsque M. Paul de Chomedey, sire de Maisonneuve, jeta les premières lignes, les premiers fondements de ce qui devait être, deux siècles et demi plus tard, la métropole commerciale de l'Amérique du Nord, il lui avait donné, pour signe de salut, la Croix sur le Mont-Royal, et pour égide le doux nom de la Reine du ciel : Ville-Marie.

Quel souffle d'aberration a passé depuis et fait substituer le nom de Montréal—moitié espagnol et moitié français—au nom suave de Ville-Marie ?...

La Garde Indépendante Ville-Marie, formée de Canadiens-français, commence à peine d'exister, et déjà ses faits et gestes remplissent la superbe cité.

Fondée par un homme d'action et d'énergie, avec la religion pour base, elle est arrivée en peu de temps au point de grandeur qu'elle occupe et qui attire tous les regards.

M. Joseph Comte doit être fier de son œuvre ! car c'est lui qui l'a organisée, la jolie Garde Ville-Marie, c'est lui qui en est le commandant.

Entièrement imprégné des sentiments de noblesse, de vaillance, qui distinguaient nos aïeux ; émerveillé à la lecture de l'histoire, où sont relatés leurs hauts faits durant plus d'un siècle contre l'Anglais usurpateur de ce sol sacré arrosé du sang de nos martyrs et de celui de nos héros, il a juré de marcher sur leurs traces, de ressusciter leurs vertus, au besoin d'imiter leurs prouesses.

Son œuvre n'est point une œuvre de parade : c'est une œuvre réelle, c'est, si vous le préférez, une action.

Voilà pourquoi nous le soutiendrons, le brave commandant, voilà pourquoi nous prônerons comme institution d'utilité publique et nationale la Garde Ville-Marie ; voilà pourquoi nous la regardons comme une défense avancée de notre foi, de notre langue, de notre race.

Sur un vieux canon de Lépante, nous lisons souvent avec un légitime mouvement de fierté, ces mots coulés avec le bronze de mort :

Guai a chi me tocca !

Gare à qui me touche ! — C'est la devise que notre vaillante Garde peut, sans crainte, adopter.

Le Commandant Comte, devant le développement inouï de son œuvre, veut arriver à faire un bataillon : il a raison, nous le félicitons de toute notre âme.

Que tous les jeunes gens, désireux de rester bons, d'avoir des notions militaires qui viendront peut-être bientôt bien à propos, se rendent coin des rues Marianne et Matcheson : ils peuvent aussi s'adresser au poste de police de la rue Marianne et rue Saint-Laurent, où on les renseignera. Les réunions ont lieu les lundis, mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir, à la salle d'exercices. Le bâtiment, à trois étages, peut servir de vraie caserne.

La Garde Ville-Marie fournit gratuitement le képi, la giberne, la tunique et le ceinturon.

DE THERMES.

LA CROIX DE LA COUPOLE DE SAINT-PIERRE

Voici un échafaudage qui n'est point banal, et se recommande de lui-même à l'attention du public.

Il y a deux ans, écrit M. Albert Battandier dans le *Cosmos*, le R.P. Lais, profitant des réparations que l'on faisait à ce qu'on appelle la boule de Saint-Pierre, c'est-à-dire à la boule et à la croix qui surmonte la grande coupole de la basilique Vaticane, voulut, en

sa qualité de directeur de l'Observatoire léonin, profiter des échafaudages que l'on avait été obligé de faire pour vérifier la pointe du paratonnerre.

Son inspection avait eu sa raison d'être, car il s'aperçut que le câble métallique présentait des interruptions et n'était point relié avec les masses métalliques de la construction, précaution que l'on regarde aujourd'hui, et avec raison, comme de première importance.

Après avoir tout vérifié par lui-même, il donna des ordres pour changer la pointe du paratonnerre, en substituant une pointe multiple, forme panache, à la pointe unique traditionnelle, et descendit de son Observatoire aérien placé à 460 pieds au-dessus du niveau de la mer. Toutefois, en vrai savant qu'il est, il voulut aller vérifier le travail, et bien lui en prit. Examinant le mode de fichage de la tige du paratonnerre, il s'aperçut qu'elle était enfoncée dans un trou rempli de suif et de graisse.

Cette méthode, qui est l'application d'une règle générale des San-Piétrini à un cas particulier, rendait complètement illusoire la pose du paratonnerre, si tant est qu'elle ne créait pas un danger de plus. Il fit donc dévisser la tige du paratonnerre, et, puisque graissage on voulait, remplacer le suif par de la plombagine, qui est excellent conducteur de l'électricité.

Mais on avait dû, pour ces opérations, dresser un échafaudage sur le sommet de la coupole de la basilique Vaticane, et c'est ce que représente notre gravure.

Elle a été exécutée d'après une photographie prise d'une des loges vaticanes avec un télé-objectif ; elle montre les ressources qu'offre cette classe d'appareils. (Grâce à eux, des officiers du génie italien sont arrivés, récemment, à constater dans les Alpes, des batteries françaises qui avaient échappé à leurs investigations, et à surprendre les détails de leur construction.)

L'échafaudage est formé de trois paliers reliés entre eux par des croix de Saint-André, et s'appuyant sur les ressauts métalliques qui supportent la boule. On remarquera l'absence complète de garde-fous ou parapets pour protéger les ouvriers. Ceux-ci, d'ailleurs, les San-Piétrini, ne sont pas des manœuvres ordinaires ; dressés depuis leur enfance à ces travaux difficiles, ils pourraient rendre, en fait d'agilité, des points à des marins, en même temps que leurs supérieurs ont élevé la pratique des échafaudages à la hauteur d'un art.

MONDANITÉS

Nous apprenons avec plaisir le mariage de notre excellent ami et collaborateur distingué, M. C.-J. Magnan, directeur de *l'Enseignement Primaire*, avec Mlle Isabelle Tardivel, fille de notre estimé confrère M. Tardivel, directeur de la *Vérité*. Le mariage a eu lieu à l'archevêché de Québec le 26 décembre dernier.

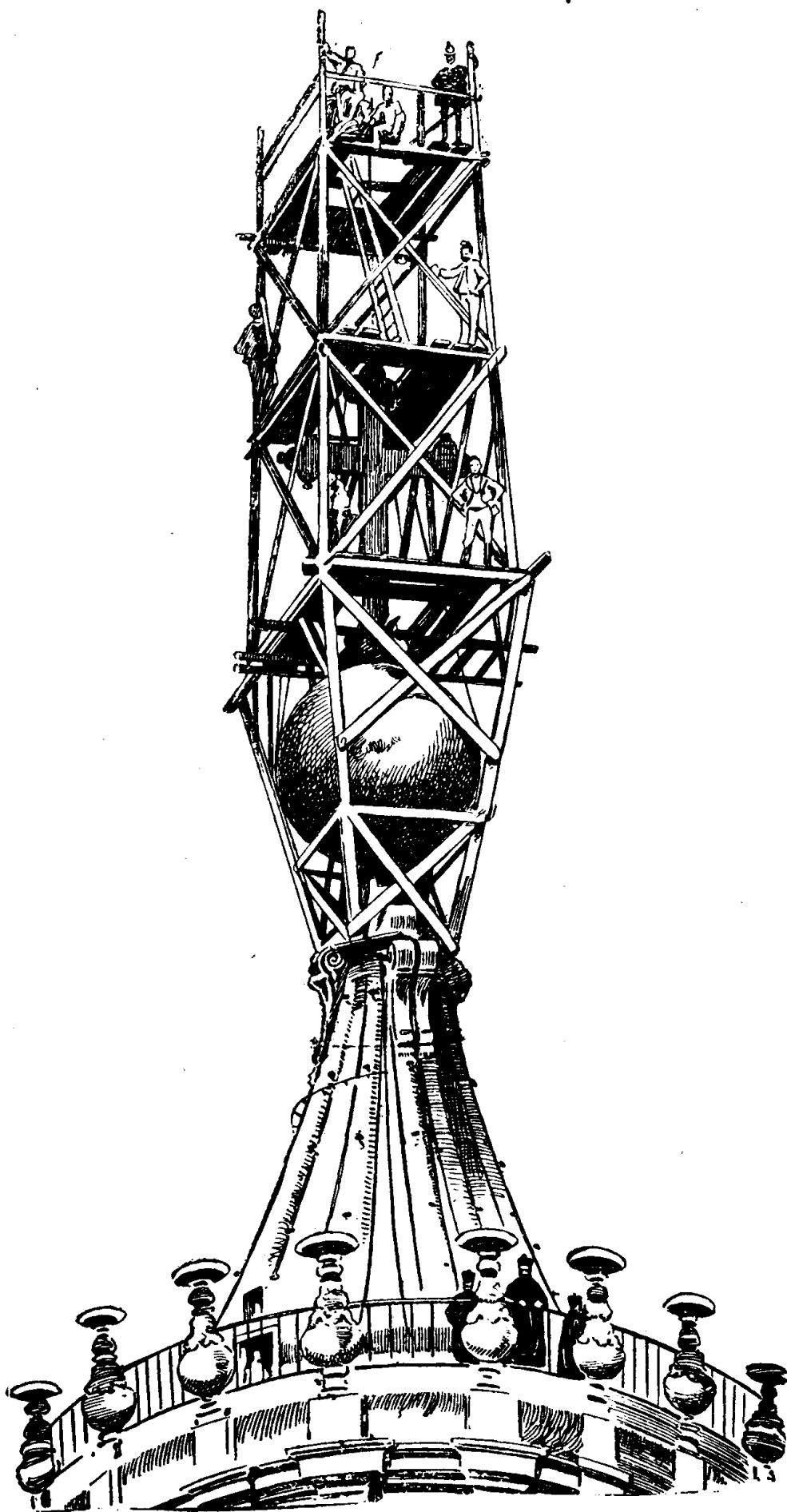
Nous souhaitons bonheur et prospérité aux jeunes époux et nous permettons un autre vœu : plutôt à Dieu que nous eussions, en notre province, quelques écrivains de la force et de la sûreté de principes de nos deux vaillants lutteurs catholiques !

A l'occasion du mariage de sa fille Maude, avec M. Richard Barry, l'ancien maire de Montréal, M. James McShane donnera une brillante soirée le jeudi, 12 courant, en sa résidence, rue de l'Université.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal célébrera cette union en sa chapelle privée, le mercredi, 18 janvier.

Nous apprenons aussi le mariage d'un autre de nos charmants collaborateurs, M. Paul Calmet, publiciste, de Fontjoncouse, par Durban, Aude (France), avec Mlle Eugénie Busquet, de Monthoumet, Aude. Leur mariage a eu lieu le 20 décembre dernier.

Nous souhaitons à l'heureux couple joie, paix, bonheur, prospérité.



ÉCHAFAUDAGE ÉTABLI AUTOUR DE LA CROIX DE SAINT-PIERRE, A ROME

puté chargé de sa requête, s'engageant d'avance à y faire droit.

La nouvelle fit grand bruit, chacun nomma son député : la France, saint Denis ; l'Angleterre, saint Georges ; l'Italie, saint Janvier ; l'Espagne, saint Iago ; la Russie, saint Niesky ; l'Ecosse, saint Dunstan ; la Suisse, saint Nicolas de Flues, que sais-je, moi ? Il n'y eut pas jusqu'à la République de Saint-Marin qui ne voulût être représentée et avoir sa part de la munificence céleste : c'était une élection générale par toute la terre ; enfin, le jour arriva, chaque saint se mit en route chargé de ses instructions.

Le premier qui arriva fut saint Denis ; il salua le

Père Eternel, non pas en ôtant son chapeau de dessus sa tête, mais en ôtant sa tête de dessus ses épaules ; cela était une manière honnête de rappeler à Dieu le martyr qu'il avait subi pour son saint nom ; aussi, cette salutation le disposa à merveille en sa faveur.

— Eh bien ! lui dit-il, tu viens de la France ?

— Oui, Monseigneur, répondit saint Denis.

— Que demandes-tu pour les Français ?

— Je demande qu'ils aient la plus belle armée du monde.

— J'y consens, dit le bon Dieu.

Saint Denis, enchanté, remit sa tête sur ses épaules

et s'en alla. A peine était-il parti, que l'ange qui était de service annonça saint Georges.

— Faites entrer, dit le bon Dieu.

Saint Georges entra et leva la visière de son casque.

— Eh bien ! mon brave capitaine, tu viens au nom de l'Angleterre, n'est-ce pas ? Que demande-t-elle ?

— Monseigneur, répondit saint Georges, elle demande à avoir la plus belle marine du monde.

— Très bien, dit le bon Dieu, elle l'aura.

Saint Georges, qui avait tout ce qu'il voulait avoir, baissa la visière de son casque et s'en alla. A la porte, il rencontra saint Janvier.

— Bonjour, mon saint évêque, dit le bon Dieu ; enchanté de vous voir ; au reste, je me doutais bien que c'était vous que les Italiens m'enverraient ; que vous ont-ils chargé de me demander ?

— D'avoir les premiers artistes du monde, Monseigneur.

— Soit, dit le bon Dieu, je les leur promets.

Saint Janvier n'en demanda pas davantage ; il remit sa mitre sur sa tête et sortit.

— Faites entrer, dit le bon Dieu.

— Seigneur, répondit l'ange, il n'y a personne.

— Comment ! il n'y a personne ? Et que fait donc ce grand flâneur de saint Iago qui galope toujours et qui n'arrive jamais.

— Seigneur, reprit l'ange, je l'aperçois là-bas, là-bas, là-bas.

— Paresseux comme un Espagnol, murmura le bon Dieu... Enfin, le voilà.

Saint Iago arriva tout essouffé, sauta à bas de son cheval et se présenta devant le Seigneur.

— Eh bien ! monsieur l'Hidalgo, dit le bon Dieu, voyons, que voulez-vous ?

— Je veux, répondit saint Iago, respirant entre chacune de ses paroles, je veux que l'Espagne ait le plus beau climat du monde.

— Accordé, fit le bon Dieu.

— Je veux...

— Eh ! mais ce n'est pas tout ? interrompit le bon Dieu.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus belles femmes du monde.

— Eh bien ! soit, reprit le bon Dieu, je consens encore à cela. Accordé.

— Je veux...

— Comment ! comment ! s'écria le bon Dieu, tu veux encore, encore quelque chose ?

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus beaux fruits du monde.

— Allons, dit le bon Dieu, il faut bien faire quelque chose pour ses amis. Accordé.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait le meilleur gouvernement du monde.

— Oh ! s'écria le bon Dieu l'arrêtant tout court, assez comme cela... Il faut qu'il reste quelque chose aux autres. Refusé...

Saint Iago voulut insister ; mais le bon Dieu lui fit signe de retourner à Compostelle, saint Iago remonta sur son cheval et repartit au galop.

Voilà pourquoi l'Espagne n'aura jamais de bon gouvernement.

ALEXANDRE DUMAS.

LANGAGE DES YEUX

Fermer les yeux. — Je pense à vous.

Fermer l'œil droit. — Soyez discret.

Fermer l'œil gauche. — Prendre patience.

Ouvrir les yeux d'une façon démesurée. — Je suis jalouse.

Elever les yeux au plafond. — J'attends.

Cligner de l'œil droit. — Prenez garde.

Cligner de l'œil gauche. — Rendez-vous à l'endroit connu.

La main sur les deux yeux. — Je vous aime à en mourir.

L'index sur l'œil droit. — Tu recevras une lettre.

Sur l'œil gauche. — Rien à faire pour le moment.

Avoir les yeux inquiets. — Je demande un amant.

Alors s'envoleront vers la région des étoiles, ange, lis et âme pure. Tous les regarderont partir avec envie.

C'est si triste sur la terre !
Il fait si bon d'être aux cieux !

LUSCINIUS.

LA ROSE DU VATICAN

En 1853, par une belle soirée d'été, Sa Sainteté Pie IX, passant dans les jardins du Vatican, rencontra un enfant dont les mains étaient chargées de fleurs. A la vue du Saint-Père, l'espiègle s'arrêta, rougit, baissa les yeux et laissa tomber ses fleurs.

Pie IX, souriant, s'approcha de lui.

— Où as-tu cueilli ces fleurs, mon enfant ? lui demanda-t-il doucement.

— Là, dans votre jardin, Saint-Père.

— Pourquoi les as-tu jetées à mon approche ?

— C'est que, balbutia l'enfant, ma bonne mère m'a défendu de toucher à ces fleurs.

— Tu lui as désobéi, mon enfant, c'est mal ; tu le regrettes, je vois une larme dans tes yeux, je te pardonne pour elle et pour moi. Aimes-tu ces belles roses ?

— Je les aime beaucoup, Saint-Père.

— Je te permets de les cueillir ; mais que veux-tu en faire ?

— Je les porterai à ma mère, qui les gardera en souvenir de vous.

— Quel est ton nom, mon fils ?

— On m'appelle Léonillo.

Pie IX embrassa l'enfant et lui donna sa bénédiction. Léonillo restait soucieux et levait ses grands yeux noirs vers le souverain Pontife.

Cette muette requête fut comprise par le cœur de Pie IX qui savait se faire petit avec les petits.

— Tu désires encore quelque chose, mon petit enfant ?

— Saint-Père, vous m'avez donné votre bénédiction, à moi qui dévastais vos jardins, bénissez donc aussi mon père, qui combattait autrefois contre vos soldats.

— Je le bénis de tout mon cœur, mon enfant. Je lui pardonne, comme je pardonne à tous mes enfants rebelles.

— Oh ! que ma mère sera heureuse !

— Va la rejoindre, aime le bon Dieu, obéis à tes parents en ce qui est juste et bon et souviens-toi que le Pape t'a béni.

Le souverain Pontife s'éloigna.

Nous sommes au mois de novembre 1867. De graves événements venaient de s'accomplir en Italie, et une lutte s'était engagée entre les Zouaves pontificaux et les bandes révoltées.

Peu de jours après la bataille de Mentana, Pie IX visitait une ambulance où se trouvaient plusieurs garibaldiens, et s'arrêta devant le lit d'un jeune homme grièvement blessé.

— C'est un carbonaro, dit à voix basse l'infirmier ; il refuse tout secours religieux, et cependant il va mourir.

— Pauvre enfant, murmura Pie IX, en se rapprochant du blessé.

Il y eut, entre le Pontife et lui, un échange de regards. Le jeune homme tressaillit.

— Me reconnaissez-vous, Léonillo ? dit le Pontife ; vous rappelez-vous les roses blanches du jardin du Vatican ?

— Oh ! je m'en souviens sans cesse, répondit le moribond, en s'efforçant de cacher sa figure dans ses mains ; j'étais heureux alors : aujourd'hui, je n'ai plus d'amis.

— Ne suis-je pas votre ami, votre père ?

— J'ai offensé votre Sainteté, j'ai porté les armes contre le Pape.

— Le Seigneur, dont je suis l'indigne serviteur sur la terre, pardonne tout au repentir.

— J'ai été égaré par de faux amis. Ah ! si j'avais suivi les conseils de ma mère !

— Cette bonne mère, où est-elle ?

— Elle est morte.

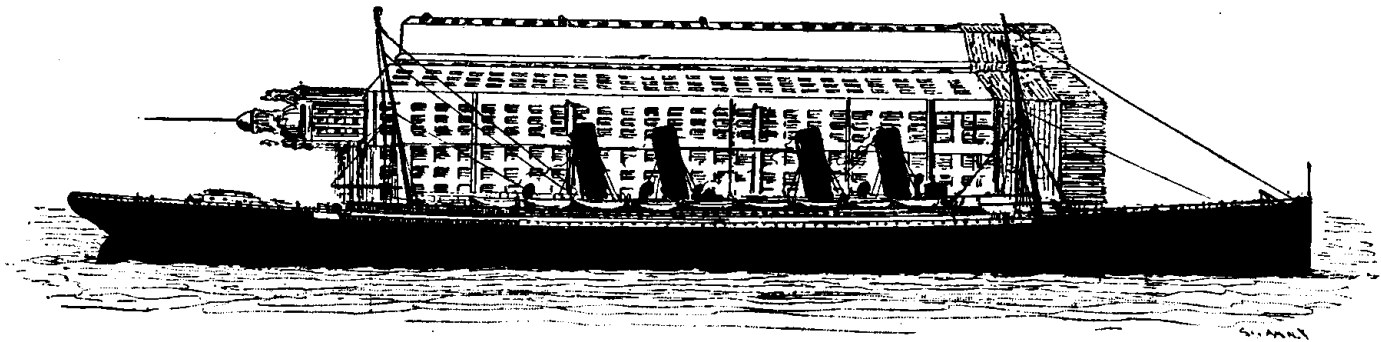
A ces mots, saisi d'un trouble profond, le blessé porta la main à sa poitrine ; la blessure ouverte laissait couler son sang. Alors son regard rencontra les yeux de Pie IX, et il eut la force de crier :

— Saint-Père, pardonnez-moi encore une fois !

Le Pape se pencha vers lui ; il y eut à voix basse un entretien suprême, et l'on vit la main qui a toute puissance se lever sur le mourant.

HONNÊTE HOMME ET HOMME D'HONNEUR

L'honnête homme et l'homme d'honneur sont-ils la même chose ? C'est une des nombreuses questions qui s'agitèrent, dans le cours du dernier siècle, au sein de l'Académie de Caen. Le père André, qui faisait partie de cette académie, nous a laissés, dans un de ses discours,



Bâtiment du Park Row : Hauteur des fondations jusqu'au sommet de la hampe du drapeau, 501 pieds ; poids, 20.000 tonnes
Kaiser Wilhelm der Grosse : Longueur totale, 649 pieds ; poids, 20.000 tonnes

LE BATIMENT DU "PARK ROW" COMPARÉ AVEC LE "KAISER WILHELM DER GROSSE"

un résumé de la discussion intéressante qu'elle souleva. Nous en tirons l'extrait suivant, dont les pensées nous semblent bonnes à méditer :

La sincérité dans ses paroles, la fidélité au secret et à ses promesses, la droiture, l'équité, la bonne foi, la probité dans toute sa conduite, la constance dans ses amitiés, une reconnaissance déclarée pour ses bienfaiteurs, une âme au-dessus de l'intérêt sordide, un peu de vivacité sur tout ce qui peut blesser la réputation, et assez de courage pour la défendre par les voies permises ; voilà, si je ne me trompe, toutes les vertus que renferme l'idée d'homme d'honneur ; mais, à nous en tenir toujours aux notions reçues, il faut avouer qu'il y a des vices, et des vices même assez considérables, qui sont compatibles avec ces vertus ; on peut être brusque, chagrin, emporté, dur dans ses manières, âpre sur ses droits, présomptueux, fanfaron, pédant, etc.

Venons à l'honnête homme.

L'honnête homme est essentiellement homme d'honneur, mais un homme d'honneur qui exclut tous les vices dont nous venons de parler. Il ne peut être ni brusque, ni chagrin, ni emporté, ni âpre sur ses droits, ni outré dans ses maximes, ni extrême en rien.

La modération en tout est le fond intime de son caractère. Maître de lui-même, il est ferme sans être dur, franc sans être grossier, droit sans être inflexible, courageux sans être ni fanfaron, ni téméraire, ni présomptueux. Le bon sens et le bon cœur, la religion et la conscience, l'honnêteté des mœurs et des manières, entrent dans sa définition. Vertueux sans avoir besoin de théâtre, il n'en représente que mieux quand il y monte. Soumis aux lois divines et humaines ; doux, modeste, facile dans la société, amateur de l'ordre, observateur des bienséances, plein d'égards pour tout le monde ; bon maître, bon parent, bon ami, bon citoyen, mais sans enfermer ni son estime dans sa patrie, ni ses affections dans sa famille ou dans son corps, ni toute sa bienveillance dans ses amitiés, qui ont tou-

jours pour un bon cœur des bornes trop étroites ; en un mot, il est profondément homme, et nul homme sur la terre ne lui est indifférent ni étranger.

RECTIFICATION

Dans *Glooscap*, de notre ami et poète si naturel, si original dans sa simplicité de bon aloi, M. J.-M. Lanos, une strophe entière a été passée, page 547 de notre numéro 765 du 31 décembre dernier, 3e colonne, où la 7e strophe doit se lire :

*Dans ce temps-là, l'homme blanc s'installait,
Race perfide, en ces mêmes parages,
Et de dégoût notre dieu s'en allait
Vers les solitudes sauvages.*

La 8e strophe, oubliée, est celle-ci :

*Or, submergeant sa marmite de grès
Le fond en l'air, détruisant ses piroques
Et dans les flots en lançant les agrès,
Il fit de pierre ses deux dogues.*

Pardon, mille fois pardon de semblables distractions !...

DEUX MOTS DU DOCTEUR

LE LIT

Ah ! qu'un bon lit est une bonne chose et comme on a raison d'y tenir ! Et combien malheureux sont ceux qui, par plaisir ou par nécessité, voyagent et

changent de lit comme d'auberges. Ecoutez plutôt ce que dit Guy de Maupassant : " Je tiens à mon lit plus qu'à tout. On lui livre sa chair fatiguée pour qu'il la ranime et la repose dans la blancheur des draps et dans la chaleur des duvets... Je ne puis soulever le drap d'un lit d'un hôtel sans un frisson de dégoût ! quels malpropres, répugnants, ont dormi sur ces matelas ? "

Soignons donc nos lits, nous qui ne voyageons pas. Nous y passons la moitié de notre vie : c'est le meuble le plus utile, et mieux vaut une belle chambre à coucher qu'un beau salon.

Regardez d'ailleurs comme nous sommes tous bêtes, oui, bêtes, et vous comme moi. Quand nous choisissons un appartement, nous prenons la plus belle pièce pour en faire un salon, un bureau, une salle à manger. Combien plus raisonnables serions-nous d'en faire notre chambre à coucher. Tenons donc nos lits dans un état de respectueuse propreté. Du linge propre, des draps blancs et frais souvent renouvelés, telle est la base essentielle de l'hygiène domestique. Des vêtements de nuit également propres sont nécessaires pour assurer le bien-être nocturne. Aérez vos chambres à coucher durant le jour, retournez vos matelas et laissez-les exposés près de la fenêtre grande ouverte et vous jouirez, si vous avez la conscience tranquille, du sommeil que vous méritez.—Dr T. W.

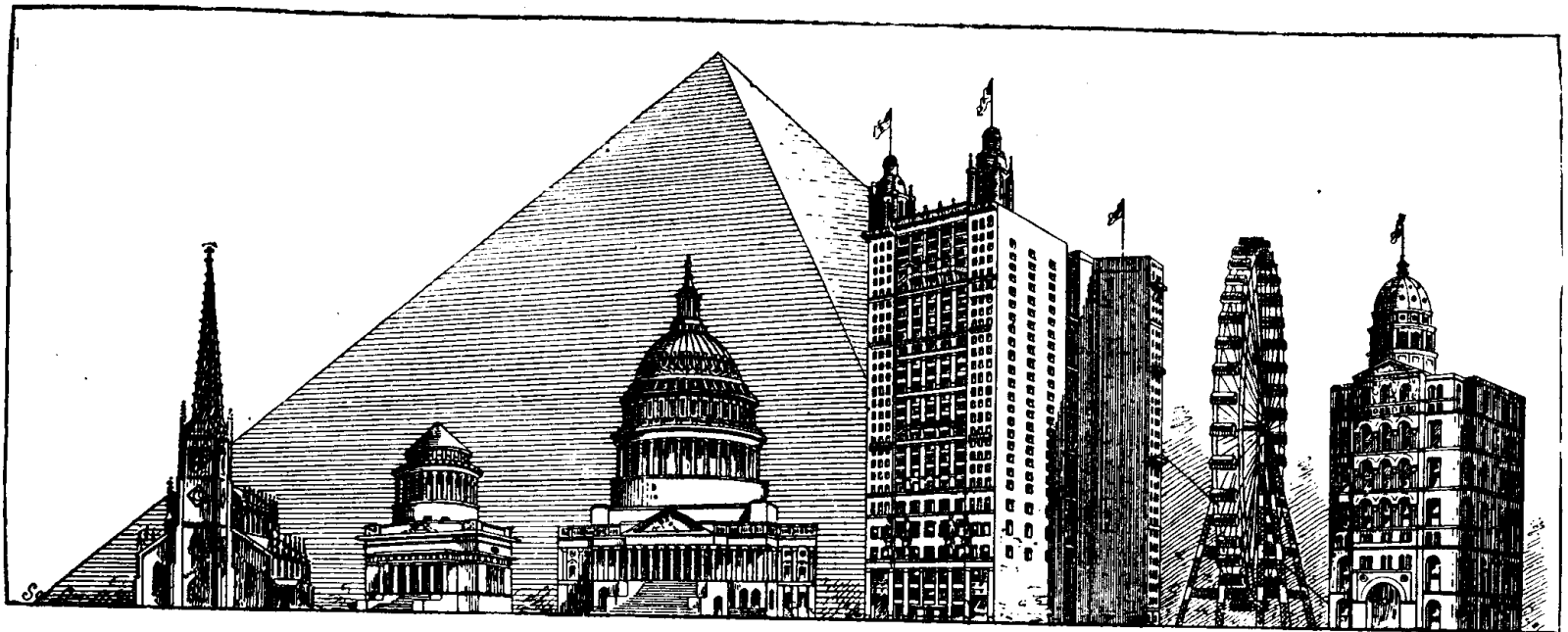
Je ne sais si le premier amour est le plus ardent, mais le plus grand à coup sûr et le plus profond c'est le dernier.—MICHELET.



UN CARNAGE A LA FRONTIERE MAROCAINE



LE PRINCE GEORGES DE GRÈCE, haut-commissaire en Crète



Eglise de la Trinité, New-York 288 pieds Tombeau de Grant, New-York 288 pieds Dôme du Capitole de Washington 288 pieds Bâtiment du Park Row, New-York 390 pieds La Roue de l'Exposition 305 pieds Bâtiment du World, New-York 294 pieds

CONSTRUCTIONS COMPAREES AVEC LES PYRAMIDES D'EGYPTE : HAUTEUR, 450 PIEDS ; BASE, 746 PIEDS

NOS FLEURS CANADIENNES

LE GAILLET

Gaillet trifide. — Galium trifidum. — Famille des rubiacées

Disons d'abord que *gaillet* ou *caille-lait* vient du grec *gala* : lait ; allusion à la prétendue propriété de cette plante de faire cailler le lait.

Le genre *Gaillet* produit de si petites fleurs, que la stellaire est presque une géante auprès d'elle. La plante qui nous occupe a une fleur à quatre pétales blancs, et se rencontre dans les marais et les lieux humides. Par contre, sa sœur, le *gaillet boréal*, choisit les lieux pierreux et ombragés.



Les tiges de ces plantes sont très grêles, quoique assez longues, aussi sont-elles munies d'aiguillons qui leur permettent de s'accrocher aux herbes plus fortes et de prendre ainsi, avec l'appui des autres, leur place au grand air. C'est pour cela qu'on en a fait l'emblème de l'importunité.

Les gaillets font partie d'une famille nombreuse et de grande renommée : les Rubiacées. Elle ne compte pas moins de deux cent vingt-huit genres et deux mille neuf cent quatre-vingt-deux espèces, au nombre desquelles se trouvent la garance (*rubia tinctorum*), qui fournit une belle teinte rouge ; le cinchonas et l'exostemma du Pérou, qui fournissent le quinquina, tonique et fébrifuge sans égal ; l'ipécacuana, ce vomitif d'un emploi journalier en médecine ; enfin, le caféier (*coffea arabica*) dont le fruit sert à préparer cette boisson qui est aujourd'hui d'un usage universel et qui, lui seul, suffirait à illustrer la famille la plus pauvre et la plus modeste.

B. J. Massicotte

(Reproduction interdite)

CONSEILS PRATIQUES

Pour se débarrasser de l'odeur de peinture. — Pour vous débarrasser de l'odeur de peinture à l'huile, plongez une poignée de foin dans un seau d'eau et laissez ce foin séjourner dans la chambre nouvellement peinte.

La fatigue des pieds. — Lorsque les pieds sont fatigués ou douloureux, par suite d'une longue station debout, on obtient un grand soulagement en les baignant dans de l'eau salée, aussi chaude qu'il est possible de la supporter. La quantité de sel est une forte poignée pour un bain de pied ou une terrine d'eau. Les pieds doivent être immergés complètement et il est bon de se jeter avec les mains de l'eau sur les jambes jusqu'aux genoux.

Pour conserver vos lèvres roses. — Si vous voulez, Mesdames, garder longtemps vos lèvres roses, ne vous asseyez pas trop souvent près du feu et sortez au grand air, librement. Ne les mordez pas, même lorsque

votre mari s'oublie à dire que la voisine a le pied mignon ou la taille bien faite ; ne passez pas dessus une langue de chatte gourmande, quand vous humez l'arôme d'un mets délicat et n'y appliquez jamais une substance irritante tel que eau de Cologne ou vinaigre de toilette quelconque.

Toute friction est d'ailleurs très mauvaise pour les lèvres.

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

“ LA PATRIE ” OFFRE \$200.00 A CEUX QUI DEVINERONT LE DÉNOUEMENT DE SON PROCHAIN FEUILLETON PARISE

Notre grand confrère de Montréal, *La Patrie* annonce une innovation qui fera époque dans le journalisme canadien. Jusqu'ici la plupart des journaux canadiens, sinon tous, se sont contentés d'emprunter leurs feuilletons des journaux français ou d'ouvrages déjà publiés à l'étranger. *La Patrie* est en train d'innover, de rompre avec cette coutume, aussi ancienne que le journalisme canadien.

Lors de son passage à Paris, il y a quelques semaines, l'un des propriétaires du journal montréalais a acheté du Vicomte de Poli, le manuscrit d'un grand roman historique inédit, intitulé *PARISE*. C'est, dit-on, une œuvre magistrale qui devrait se trouver dans toutes les mains. L'auteur, le Vicomte de Poli, est peut-être de tous les écrivains, le plus populaire dans les familles françaises. On l'appelle souvent l'Alexandre Dumas catholique. L'action de *PARISE* dont *La Patrie* offre la prime à ses lecteurs, se déroule sous le règne de saint Louis ; c'est un épisode des Croisades, d'un intérêt captivant.

La Patrie offre \$200.00 aux personnes qui devineront le dénouement de ce grand roman historique ; cette somme sera partagée comme suit : Un premier prix de \$100 ; un second prix de \$50 ; deux prix de \$15 et deux prix de \$10.

Ce concours fin-de-siècle, aussi original que profitable pour les lecteurs de *La Patrie*, ne manquera pas d'être très populaire. Tout le monde voudra lire *PARISE* pour gagner les prix alléchants plus haut mentionnés.

Très entreprenants nos grands confrères de Montréal !

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

On donne à ce théâtre, cette semaine *Lend me your Wife* une comédie dont les journaux de Londres ont fait beaucoup d'éloges lors de son apparition.

Le *Era* de Londres, dans une analyse détaillée de la pièce, dit : *Lend me your Wife* est la comédie la plus hilarante qui ait jamais été écrite. Elle est remplie de situations drôlatiques à l'extrême. Elle est sûrement destinée à remporter un succès sans précédent.

W. H. McPherson, un chanteur de renom fera en outre partie du vaudeville qui amusera beaucoup les spectateurs.

MONUMENT NATIONAL

À partir du 12 janvier courant, les soirées de famille, à ce théâtre, auront lieu le jeudi soir, parce que Mgr l'Archevêque a manifesté le désir de voir cesser les représentations le dimanche, jour qui convenait si bien cependant à une grande partie de notre population qui ne peut être libre la semaine. Si le public assiste en aussi grand nombre qu'au paravant, l'on adoptera ce jour, sinon l'on cessera et nous serons définitivement privés d'un spectacle qui ne pouvait que produire un excellent effet sur nos classes laborieuses et privées de tout plaisir intellectuel.

Conséquemment ceux qui ont la jouissance de leurs soirées, devront faire un effort pour se rendre en aussi grand nombre que possible, car il serait malheureux de voir s'éteindre à son début une œuvre dont nous espérons tant de bien pour nos compatriotes si peu accoutumés de voir bien jouer par des leurs les meilleures pièces du répertoire français.

Cette semaine, mardi le 10 courant, on donnera *La Mendicante*, au bénéfice de Mme Chapdelaine.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de DECEMBRE qui a eu lieu samedi, le 7 janvier a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	19,321....	\$50.00
2 ^e	No	35,203....	25 00
3 ^e	No	26 160....	15 00
4 ^e	No	45,212....	10 00
5 ^e	No	7,034....	5 00
6 ^e	No	14,995....	4 00
7 ^e	No	167....	3 00
8 ^e	No	17,026....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

371	8,483	16,340	23,723	32,181	41,112
530	9,147	17,533	24,619	32,363	42,227
782	10,271	18,212	25,443	33,430	42,435
1,463	11,063	19,720	26,015	33,552	42,683
1,717	11,286	20,167	27,939	33,721	43,199
2,141	11,429	20,472	28,194	33,964	44,152
2,719	11,710	21,330	29,236	34,422	44,267
3,262	12,241	21,562	30,247	35,740	44,513
3,514	12,687	22,217	30,334	36,133	44,921
4 183	12,762	22,421	30,526	37,512	45,278
4,345	13,101	22,679	31,025	38,387	46,417
4,775	13,514	22,861	31,232	39,213	47,136
5 101	13,969	23,134	31,747	40,264	48,384
6 003	14 321	23,482	31,914	40,345	49,812
7,122	15,268				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béliand, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

RÉBUS



GRAVURE-DEVINETTE



Quel est le malotru qui vole mes pommes ? Si je le rejoint, c'est un homme mort. Voyez-vous le voleur ?

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond-J. Massicotte

(Suite)

Toutefois il semblait certain que M. Walter Phipps, un jeune et riche marchand de la ville, était du nombre. Il avait quitté son bureau dans la soirée du 5 avril pour aller voir la débâcle, et on n'en avait pas entendu parler depuis. On supposait qu'il s'était aventuré sur le fleuve, soit par simple curiosité, soit pour porter secours à quelqu'un, et qu'il avait été emporté par les glaces. Suivait un article nécrologique faisant l'éloge du défunt.

En lisant cet article, monsieur Varny devina qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Mettant de côté le journal, il prit une ardoise et y écrivit en grosses lettres ces deux mots : WALTER PHIPPS, puis il entra doucement dans la chambre du malade. Voyant qu'il reposait doucement les yeux ouverts, il mit l'ardoise devant lui en l'invitant à regarder. Le malade fixa l'ardoise un instant, puis fit un signe affirmatif.

—Restez tranquille—murmura Varny—c'est bien !

En quittant la chambre, il fit immédiatement appeler son fils aîné et lui donna instruction de partir tout de suite pour Longueuil, de traverser le fleuve à cet endroit et de se faire conduire à la *Minerve* pour y donner un compte-rendu de la manière dont le malade avait été heureusement sauvé. Si le rédacteur pouvait lui dire où demeurait la famille de M. Phipps, d'aller lui communiquer les faits.

Le même soir, l'associé de Phipps et plusieurs de ses amis arrivèrent de Montréal. Ils se chargèrent de soigner le malade, ce qu'il firent avec tant d'intelligence, qu'au bout d'une semaine il put se lever et se reposer dans un fauteuil. Déjà les dernières traces de l'hiver avaient disparu, le temps était superbe, et l'on songea à transporter le convalescent à Montréal. Il y consentit volontiers, désirant mettre fin à l'embarras que sa présence et celle de ses amis causait nécessairement à la famille Varny. Mais il sentait qu'avant de partir, il avait à remplir un devoir auquel il ne manquerait pas. Il profita de la visite matinale de Varny pour aborder la question.

—Il va faire une belle journée, M. Varny, et je crois que je vais en profiter pour me rendre chez moi.

M. Varny répéta ce qu'il avait plusieurs fois dit au malade, qu'il n'y avait pas de presse et que le beau temps serait plus profitable pour sa santé à la campagne qu'à la ville.

—Merci, répondit Phipps, je ne saurais jamais comment reconnaître votre généreuse hospitalité, mais je suis déjà depuis trop longtemps ici, et il faut que je parte. Comment est mademoiselle Varny ce matin ?

—Son état s'améliore, mais elle est toujours faible.

Phipps n'avait pas obtenu d'autre réponse depuis plusieurs jours et cela le décourageait,

—Quoi donc ! se dit-il à lui-même, devrai-je partir sans lui parler ? ne me sera-t-il pas permis de voir l'ange qui m'a sauvé la vie, me jeter à ses pieds, lui presser la main et lui exprimer ma reconnaissance ? Quand j'ai appris ce qu'elle avait fait pour moi, je ne pouvais le croire, et maintenant, si je ne la vois pas avant mon départ, je ne pourrai pénétrer ce mystère. Non, cela ne sera pas, je lui demanderai une entrevue à elle-même.

Et se mettant sur son séant, il dit à M. Varny :

—Voulez-vous faire un plaisir à un malade ?

—Tout ce que vous voudrez, répondit M. Varny en souriant.

—Voulez-vous demander à votre fille de m'accorder une entrevue ?

—Je craindrais... dit le vieillard avec hésitation.

—Je ne partirai pas sans la voir.

—Alors, restez, dit gaiement le vieillard, personne ne vous renvoie.

—Sans cette entrevue, je ne me rétablirai pas complètement.

—Ah ! c'est différent. Je vais voir.

Le lecteur comprend aisément pourquoi Phipps désirait si ardemment voir Rosalba. Il comprendra aussi que le malade n'exagérait rien en disant que son rétablissement complet dépendait de cette entrevue. Il est peut-être plus difficile de s'exprimer pourquoi la jeune fille ne désirait pas voir Phipps. Une entrevue l'effrayait. Chez certains nobles caractères—et Rosalba était de ceux-là—lorsque deux lignes de conduite, en apparence différentes, viennent à se présenter, dans la crainte de faire erreur, ces caractères cherchent des délais.

C'est une faiblesse, il est vrai, mais elle a son excuse dans un profond sentiment du devoir.

On ne saurait dire que Rosalba aimait Walter. L'amour est un sentiment bien défini, et Rosalba n'éprouvait aucunement ce sentiment-là. Cependant, Walter devait lui être forcément cher. Ne lui avait-elle pas sauvé la vie au péril de sa propre existence ? Pour elle il était nécessairement plus que toute autre personne, à l'exception d'Edgard.

Ensuite Rosalba était perspicace. Elle sentait instinctivement ce que devaient être les sentiments de Walter à son égard. Jugeant d'après elle-même, elle sentait qu'il lui devait être dévoué jusqu'au sacrifice, ne fût-ce que pour acquitter sa dette de reconnaissance. En d'autres termes, sans bien s'expliquer ce sentiment, elle était persuadée qu'il l'aimait et n'attendait que l'occasion de lui déclarer son amour.

Avec ces idées, il n'est pas étonnant, après tout, qu'elle redoutât une entrevue avec lui.

Quand son père lui annonça le désir exprimé par Walter, elle refusa péremptoirement en donnant pour excuse son état de convalescence. Son père insista doucement ; elle fondit en larmes. Mais comprenant que la demande serait réitérée jusqu'à ce qu'elle eût consenti, elle finit par se rendre au désir de son père, et lui dit que dans une demi-heure elle recevrait M. Phipps au salon.

—Comment est-elle ? Est-ce la beauté que j'ai vue dans mes rêves fiévreux ? Est-ce une robuste fille de campagne, forte aux travaux manuels, comme semble l'indiquer la vigueur dont elle eut besoin pour me sauver sur la glace ? Ou bien, a-t-elle, avec la force, la délicatesse et la grâce de la femme, ce qui rendrait encore son dévouement plus méritoire, que dis-je, surnaturel ?

Telles étaient les pensées qui occupaient l'esprit de Walter en attendant l'entrevue promise.

Soudain, au moment où il détournait les yeux de la fenêtre à travers laquelle son regard vague errait depuis quelque temps, il aperçut Rosalba déjà rendue au milieu du salon. À cette vue, il se leva comme sous l'effet d'un choc électrique. Dieu ! était-ce bien elle ? Non ! son imagination ne lui avait représenté rien de pareil ! Elle était vraiment belle ; comment aurait-il pu croire qu'il en était autrement ? Elle réunissait tous les charmes de la femme et l'aspect imposant de l'héroïne. Sa pâleur, qu'augmentaient encore les reflets de sa robe blanche, lui rappelèrent immédiatement les dangers qu'elle avait courus, les souffrances qu'elle avait endurées pour lui. Il avait préparé une longue *adresse* de remerciements ; mais, à la vue de la jeune fille, les paroles lui manquèrent, et, s'abandonnant au premier mouvement, il tomba à genoux et lui dit.

—Mademoiselle Varny, ma libératrice, comment pourrai-je jamais vous remercier ?

Point de phrase de mélodrame. C'était le cri du cœur. Rosalba le comprit, et, lui tendant la main pour le relever :

—M. Phipps, je remercie Dieu qui vous a sauvé. Tout est dû à lui. L'instrument dont il a bien voulu se servir n'est rien.

La première émotion passée, ils causèrent longtemps. À la demande de Walter, Rosalba lui raconta tous les détails de la scène sur le fleuve. Il interrompait fréquemment par des exclamations de reconnaissance. On ne sut que plusieurs années plus tard, et même imparfaitement, ce que le jeune négociant dit à la jeune fille dans cette occasion. Une chose certaine, c'est qu'il mit sa fortune et sa vie à sa disposition. Soit qu'il l'eût appris d'autres personnes, soit que Rosalba elle-même le lui eût insinué, il savait que la jeune fille était liée par un autre amour, et il se garda bien d'être trop pressant, se bornant à lui donner la ferme et chaleureuse assurance que, si jamais elle avait besoin de ses services, elle ne devait pas manquer de s'adresser à lui sans réserve. La suite fera voir combien Phipps était sincère—et, pour le moment, Rosalba n'en doutait pas. Nous n'en dirons pas davantage sur cette entrevue.

Le même jour, Walter Phipps était de retour à Montréal avec ses amis. Quelques jours plus tard, avec la permission de Rosalba, il lui envoya un petit cadeau qui, d'après leur convention, devait être pour eux un souvenir et un engagement.

C'était une rame d'argent, d'un travail exquis, sur laquelle était gravée cette inscription :

R. V.

LE 5 AVRIL 1837

W. P.

CHAPITRE VI

LA SÉPARATION

En temps de révolution, les événements marchent avec une rapidité effrayante. Un jour détruit les espérances et déjoue les calculs de la veille, pour faire place aux complications du lendemain. La rébellion de 1837, bien que peu importante en comparaison d'autres mou-

vements du même genre, ne faisait pas exception à cette règle, d'abord, parce qu'elle s'était manifestée dans une population excessivement irritable, ensuite, parce que les chefs eux-mêmes ignoraient l'étendue des résultats probables de l'agitation qu'ils avaient suscitée. L'histoire n'a pas enregistré les souffrances personnelles, les sacrifices domestiques, les ruptures sociales que cette petite insurrection occasionna. Pourtant, si la vérité était connue, on verrait que, dans les paroisses du Richelieu et dans presque tous les comtés du nord, de Berthier au district sus-mentionné, à peine si une famille existe qui ne conserve pas quelques traces de ce qu'elle souffrit alors.

L'été de 1837 fut employé, par les mécontents, à dresser des plans d'organisation. De Saint-Eustache à Saint-Hyacinthe, et de Châteauguay à Sorel, les émissaires travaillaient tranquillement, haranguant des groupes pendant la nuit, dans les granges et dans les maisons isolées. Il est certain que l'idée de la majorité était de créer une agitation pacifique, manifestée par des pétitions monstres adressées à la législature provinciale et au parlement impérial. Dans des assemblées nombreuses, tenues sur des points importants, ces résolutions étaient appuyées par des manifestations unanimes et déterminées.

Mais les articles du *Vindicator*, la violence de plusieurs de ses jeunes chefs et les imprudences de certains orateurs ambulants rendaient difficile l'exécution de ce programme. Il était encore plus difficile de prévoir quel parti pourraient soudainement prendre quelques personnages influents, et entraîner ainsi tous les mécontents à leur suite.



—Mademoiselle, comment pourrai-je vous remercier?—Page, 587, col. 2

C'était aussi une époque où chacun devait franchement arborer son drapeau. Dans les localités rurales, celles surtout où les moyens de transport sont difficiles, où la population est illettrée, où les dépêches écrites doivent être nécessairement remplacées par des communications verbales, il était nécessaire que chacun sût bien s'il pouvait se fier à son voisin. Les patriotes avaient leurs mots d'ordre et autres signes de convention. Les bureaucrates étaient assiégés par leurs ennemis, leurs moindres mouvements étaient épiés, et il leur était presque impossible de communiquer entre eux.

Pour une nature fière et indomptable comme Samuel Varny, cet état de choses était intolérable. Il avait déjà refusé de se laisser imposer des préférences politiques, il résolut bientôt d'avoir ses mouvements libres. L'homme patient et tranquille disparut chez lui, et, graduellement, il fut tout à la défiance. Il savait tout ce que l'on disait contre lui, en public et en particulier, dans les tavernes du village, à la porte de l'église le dimanche, et dans les secrètes assemblées de ses environs. Il savait aussi qu'une bande de petits cultivateurs de son village, à la tête desquels était Bavard, avaient contre lui maintes rancunes personnelles et avaient juré sa ruine; mais tout cela ne l'empêchait pas de travailler aux champs comme de coutume, de se rendre à Montréal quand quelques affaires l'y appelaient, bien que ses ennemis ne manquassent pas de dire qu'il se rendait dans cette ville pour se consulter avec les autorités militaires, ou, autrement dit, jouait le rôle infâme d'espion.

Ainsi passèrent les mois de juin et de juillet. Au mois d'août, l'agitation était très forte, et M. Varny eut à subir le premier des malheurs que la rébellion devait faire fondre sur lui.

Comme nous l'avons vu, il avait toujours été dans les meilleurs

termes avec Edgard Martin. Il avait approuvé ses attentions pour sa fille, et se complaisait dans la perspective de leur union probable. Il connaissait les opinions politiques d'Edgard Martin, et les respectait comme il voulait qu'on respectât les siennes.

Par déférence pour M. Varny, le jeune homme avait bien modéré ses vues et avait tenu à la résolution qu'il avait prise, durant l'hiver, d'éviter les assemblées politiques et de prendre aucune part à l'organisation de la révolte. Mais au mois d'août, Edgard perdit complètement la tête; il ne put résister au mouvement de l'enthousiasme. Son patriotisme l'entraîna, et il se trouva transporté dans le tourbillon de l'agitation la plus violente. Il ne cherchait même pas à se donner des excuses, il était trop fier de servir.

A Saint-Bruno, il y eut une assemblée monstre, et il lui fut choisi pour l'un des orateurs. Il prit également part à une assemblée tenue à Lacadie, où l'on passa des résolutions violentes, dans lesquelles les bureaucraties étaient dénoncées de la manière la plus énergique.

Tous ces faits parvinrent aux oreilles de Samuel Varny, et il en fut cruellement peiné. Dès lors même, il en prévint les résultats, et les chagrins et la misère qui allaient s'appesantir sur sa famille. Il souffrait surtout pour sa fille Rosalba. Comme ce coup allait cruellement frapper son cœur! Mais sa résolution fut bientôt prise après bien des hésitations et des angoisses. Probablement l'absence du jeune homme parerait le coup fatal. Il comptait beaucoup sur cela, surtout quand il vit que le jeune homme manquait ses visites plusieurs dimanches de suite.

Vain espoir. Le dernier dimanche d'août, juste un mois après l'entrevue sous les érables, le jeune homme arriva chez M. Varny. Il était légèrement habillé et semblait de la plus belle humeur. Les enfants allèrent au-devant de lui, et ce fut Agnès qui alla le recevoir avant même Rosalba, qui suivait la joyeuse petite troupe.

—M. Edgard! s'écria la charmante enfant, en lui tendant les bras.

Il se baissa, et l'aimable enfant, lui passant les mains autour du cou, l'embrassa.

Ils arrivèrent à la grande et fraîche galerie qui donnait sur la rivière. Au bout de quelques temps, Rosalba et Edgard s'y trouvèrent seuls. Le jeune avocat profita de la circonstance. Fixant les beaux yeux de la jeune fille, il la regarda avec une expression d'inexprimable tendresse. Puis, avec un fin sourire, il tira de sa poche de gilet un objet qu'il mit sous les yeux de Rosalba. C'était une amande desséchée et rabougrie.

—Philoona! murmura-t-il.

Rosalba sembla d'abord un peu surprise, mais se rappelant toutes les circonstances, elle se couvrit la figure de ses mains en s'écriant gaiement :

—Prise!

—J'espère que oui, dit Edgard, complétant la pensée de la jeune fille.

Puis, après une courte pause, il ajouta :

—Le mois est fini, chère amie.

—Oh! oui, je comprends. J'ai toujours porté sur moi le gage que vous m'avez donné.

Elle tira de son cou une chaîne de corail, ou bout de laquelle pendait une petite cassette de velours, dans laquelle se trouvait la boîte qu'Edgard lui avait donnée.

—Le temps est venu de l'ouvrir, dit-il.

Elle l'ouvrit, et une superbe bague d'émeraude brilla devant ses yeux.

—L'emblème de l'espérance, murmura-t-elle pendant que ses yeux se remplissaient de larmes.

—Oui, j'espère que vous ne retarderez pas mon bonheur, dit le jeune homme.

Inutile de nous immiscer dans les secrets des deux amants. Ils se rapprochèrent plus près, parlèrent à voix basse, et leurs visages resplendissaient de cette sorte d'extase que donne l'amour pur. On jugera du résultat de l'entrevue par le petit détail suivant :

Edgard prit la bague d'émeraude et, la mettant au doigt de Rosalba, il s'écria :

—Mon espoir est-il enfin comblé?

A ce moment, on entendit dans le passage le pas lourd du cultivateur.

—Mon père! dit Rosalba, devenue toute nerveuse.

—Allons le voir, dit Edgard.

Samuel Varny était grave et triste; il donna la main au jeune homme. Mais son attitude glaça le jeune couple. Edgard dut appeler à lui tout son courage pour aborder le sujet qui l'intéressait si vivement. Il avait à peine terminé la première phrase que le cultivateur secoua la tête d'un air de mauvais présage, et l'interrompit complètement.

A suivre

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Mélanie !

—Mélanie, parfaitement. Elle s'est enhardie à me demander : "Comme ça, c'est donc vrai, Monsieur, que voilà l'enfant devenue une demoiselle bonne à marier ?" Elle a l'air d'une excellente fille, cette Mélanie.

—Oh ! si bonne ! Comme elles se souviennent toutes de l'orpheline recueillie sous leur toit ! Mais moi non plus, je n'oublie pas... Je n'oublierai jamais...

Elle ajouta avec effusion :

—Aussi, comme votre aimable attention pour ces vieilles amies me touche ; combien je vous en remercie, Gérard !...

Elle mettait à lui exprimer sa gratitude une chaleur inaccoutumée, car son cousin ne l'avait pas habituée à ces délicatesses d'affection, et celle-ci lui était doublement sensible. Elle lui en savait gré, d'autant plus qu'elle se rappelait leurs anciennes querelles et la secrète antipathie que, lui, semblait avoir totalement oubliées.

Le jeune homme serra en souriant la petite main qui, d'un mouvement très spontané, se tendait vers lui.

—Je vous assure que je n'ai eu aucun mérite à accomplir cette démarche, qui vous fait tant plaisir. Ces dames m'ont accueilli avec une urbanité parfaite, et ma courte halte en leur jolie villa idéalement fleurie, a été un repos charmant dans la fatigue du long voyage. J'étais si loin du *home*, de ses affections, de son paisible confort, et j'en retrouvais là un peu l'illusion. Vous voyez que vous ne me devez aucun remerciement. Mais si, vraiment, j'avais attendu une récompense pour cette politesse si simple et si aisée, je serais, ma chère Florence, largement payé en ce moment.

A ce madrigal, Flor rougit légèrement, et une insaisissable nuance de contrariété rapprocha, la durée d'un éclair, ses fins sourcils bruns.

L'amabilité de Gérard lui paraissait dépasser la mesure ; sa froideur et son indifférence habituelles faisaient ressortir, plus vivement, l'étrangeté de ce soudain empressement, et voici, maintenant, que Florence les regrettait presque, sa nature un peu entière admettant difficilement la sincérité d'un revirement si brusque et si complet.

Il était réel cependant, et ne se démentit point, non plus que l'intention manifestée dès son arrivée, par le cadet des Ruthwen, de ne plus reprendre son aventureuse vie nomade.

Sa présence avait mis, d'ailleurs, une vive gaieté dans le vieux manoir.

Était-ce parce qu'elle coïncidait avec le retour des plus beaux jours de l'année, avec le moment où les cœurs longtemps assombris par le deuil fidèlement porté de l'aïeule, commençaient à secouer leur tristesse et n'attendaient plus—de même que les fleurs au printemps—qu'un rayon de soleil pour s'épanouir de nouveau ?

Noll, qui toujours s'oubliait volontiers pour les autres, avait rompu avec ses habitudes de travail et de recueillement, délaissé quelque peu ses chères études, pour tenir compagnie à Gérard, et même, dans son désir de le retenir à Kilmore-Castle, il lui avait proposé—offre méritoire !—de grouper autour de lui l'élément animé et gracieux de la jeunesse des environs.

Mais cela n'était pas nécessaire. Gérard ne s'ennuyait plus et ne semblait souhaiter aucun plaisir en dehors du cercle restreint de la famille.

Il prenait aux collections d'Olivier un intérêt jusqu'alors insoupçonné, et ne fuyait plus, comme autrefois, impatient et crispé, lorsqu'il voyait s'installer auprès de lui la cousine Stone avec ses longues broches, son petit panier et ses éternels pelotons verts.

Ce charme, Gérard le subissait sans se l'expliquer, inconscient presque, il n'analysait point le sentiment nouveau qui lui faisait aujourd'hui préférer à tous les autres les lieux où, autrefois, il se mourait d'ennui, s'ils n'étaient pas peuplés d'une foule d'invités en habits de fête. S'il eût été tenté de l'approfondir, peut-être se fût-il effrayé, pour sa quiétude future et dans son intérêt propre, de ce que ce sentiment inconnu, avait pris déjà tant de violence et d'intensité.

Mais son égoïste nonchalance ne s'attardait point aux recherches psychologiques ; il lui suffisait d'éprouver un exquis bien-être dans ce vieux Kilmore, dont la paisible et joyeuse intimité avait pour lui tout l'attrait de l'imprévu pour les blasés.

Cependant, au dehors, on avait appris le retour du jeune homme. On le savait mondain et l'on s'étonna de ne le point voir dans le monde. La sauvagerie de son aîné l'avait-elle donc gagné ?

D'élégantes ladies, en quête d'attractions inédites pour leurs réceptions, se rappelèrent que Gérard, quand il daignait le vouloir, narrait de façon originale, avec entrain et humour ; elles s'avisèrent, aussitôt, d'obtenir de lui le récit de ses voyages.

La curiosité et l'intérêt aidant, beaucoup d'amitiés, que le temps et l'absence avaient engourdies, se réveillèrent ; nombre de ceux qui, après la mort de lady Ruthwen, avaient espacé ou même complètement cessé leurs visites au logis endeuillé—où l'on ne se divertissait plus—y reparurent ; et les distractions, qu'il n'avait pas souhaitées, s'offrirent de nouveau à Gérard.

Elles n'avaient pu perdre tout empire sur son âme frivole. Bien qu'il ne les recherchât plus avec la même ardeur qu'autrefois, leur mirage ne le trouvait pas tout à fait insensible.

Il n'aurait su, d'ailleurs, sans une trop évidente mauvaise grâce, se refuser à paraître au milieu des fêtes que donnaient, en son honneur, les châtelaines du comté de Dumbarton.

Et, du moment qu'il s'y montrait, il était hors de son pouvoir de n'y point briller au premier rang. Les séductions dont l'avait doué la nature ne lui permettaient pas de demeurer dans l'ombre.

Les politesses à rendre, pour le compte de son jeune frère, contraignirent bientôt lord Ruthwen à se départir de ses goûts de solitude ; les salons renommés de Kilmore-Castle virent encore des réceptions grandioses ; et la superbe salle à manger, aux lustres éclatants, de ces somptueux dîners d'apparat qui faisaient la gloire et le bonheur de Tom Hooper. Lady Helen Dorset, la plus proche voisine du manoir et qui avait joui, du vivant de la douairière, des privilèges de sa particulière amitié, s'était offerte, gracieusement, à chaperonner Florence et à suppléer la timide Ethel Stone en ces redoutables occasions.

Il est vrai que miss Ethel n'apparaissait guère sans être presque aussitôt suivie de Flor, vêtue de rose ou de blanc, une fleur à la ceinture, une broderie dans ses doigts déliés, le rire ou la chanson sur les lèvres ; et qu'à la regarder, à l'entendre, il en oubliait le sautellement et le tictac agaçants des aiguilles d'acier de la bonne demoiselle.

S'il faisait, maintenant, d'aussi longues stations dans le "grognoir" jadis détesté ; s'il écoutait, sans lassitude, les enthousiastes dissertations scientifiques de son aîné, c'est que, à côté du patient chercheur, Florence, le regard illuminé d'intelligence, en suivait, avec une attention passionnée, la pensée profonde.

Et comme elle était charmante, perchée sur le petit pupitre d'enfant, que Noll avait fait hausser à sa taille, sa brune tête baignée de la lumière qui tombait à flots de la haute embrasure, en écrivant, à la course d'une plume légère, alerte, dont le mouvement ressemblait au volètement d'une abeille, les notes que lui dictait le travailleur infatigable !

Ces services, acceptés bon gré, malgré, avaient resserré les liens d'une intimité, autrefois imposée à Flor par sa grand'mère, mais que la jeune fille, depuis la mort de lady Augusta, avait, par une réserve très marquée, dénouée le plus possible.

Maud Dorset était toujours la jolie et impertinente miss, aux yeux bleus rieurs et malins que trouvait si "divertissante" la pauvre comtesse de Kilmore.

Son entrain n'avait pas diminué ; au contraire, les années écoulées avaient ajouté à son aplomb déjà très remarquable. Nulle autre comme elle ne s'entendait à animer une fête et, quand elle chantait ou mimait quelque une des fantaisies de son répertoire imperceptiblement osé, il était impossible au plus rigide censeur de ne pas se dérider.

Florence ne l'aimait pas.

Il semblait à la jeune fille que cette gaieté débordante n'était pas franche, que le rire éclatant sonnait faux, que l'esprit caustique était dépourvu de bonté ; et, si largement ouverts que fussent les yeux de la blonde Maud, un clignement furtif des paupières aux cils dorés lui avait souvent donné à penser que le regard hardi n'était pas un regard loyal.

Lady Helen ne lui plaisait pas davantage. Il y avait, en toute la personne de la châtelaine de Dorset-Hill, une grâce flatteuse et féline dont la droiture très fière de Florence prenait ombrage.

Sans qu'elle pût assigner une cause définie à son aversion, les chaleureuses démonstrations d'intérêt de la mère lui étaient, pour le moins, aussi insupportables que les taquineries de la fille.

Une après-midi, Noll ayant eu la fantaisie—le grave Noll en avait parfois—de prendre le thé en plein air, Hooper avait fait dresser la table volante sur la terrasse surplombant les douves, et Flor, tout en surveillant l'ébullition de l'eau, préparait elle-même les sandwiches, lorsqu'un galop de chevaux, sous les murs du parc, annonça une visite.

C'était Maud et sa mère. La jeune fille avait souhaité d'aller voir le mascaret de la Clyde, annoncé pour le soir même, et comme la course était longue, comme l'attente de la marée devait tenir les deux femmes assez tardivement hors de Dorset-Hill, elles venaient chercher

Gérald pour les accompagner, ne se souciait pas de se trouver seules, par les grandes routes, à des heures indues.

Dans leur impatience, elles refusèrent le thé que leur offrait miss Stone de son air le plus avenant, et Gérald dut se brûler consciencieusement, en avalant le sien, afin de ne pas les faire attendre.

Lorsque les amazones et leurs cavaliers franchirent la grille, avec de gracieux gestes d'adieu, Flor se pencha pour les suivre du regard par dessus le parapet de la douve, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au détour de l'avenue.

Elle revint, alors, vers Noll et miss Ethel.

Une expression de regret, de désir inavoués, flottait sur son joli visage.

Lord Ruthwen, auquel la plus fugitive de ses impressions n'aurait su échapper, l'appela à ses côtés.

—Te voilà seule avec les vieux, fit-il en souriant; peut-être aurais-tu mieux aimé suivre la jeunesse?

—La jeunesse, lady Helen?

—Moqueuse! Je parle de Maud et de Gérald. N'as-tu pas soupiré quand ils sont partis?

Flor ne put s'empêcher de rire.

—La promenade m'eût tentée, c'est vrai, mais non pas la compagnie, dit-elle, avec sa sincérité habituelle.

—Lady Dorset a dit que le mascaret devait être une très belle horreur. Et puis, quel plaisir, la libre galopade en pleine campagne! J'aimerais tant voir fuir, sous les pieds rapides de mon cheval, les routes grises, les grands prés, l'herbe rase, les vertes allées des forêts; sentir la brise fraîche me caresser la figure et soulever mes cheveux!

Elle venait de parler sans réflexion, presque involontairement et, soudain, s'interrompit avec la vague appréhension qu'il pouvait y avoir, pour Olivier, quelque chose de pénible dans ce qu'elle venait de dire.

—Oh! Flor, s'écria miss Ethel, un peu scandalisée, êtes-vous donc si aventureuse?

—Elle a vingt ans, expliqua Noll indulgent—l'âge des enthousiasmes faciles—et elle parle, la pauvre, d'un plaisir qu'elle n'a goûté que bien rarement. Les occasions manquaient, il est vrai, mais j'aurais pu les faire naître. J'aurais dû, au moins, saisir celle-ci qui se présentait tout naturellement.

Il semblait s'accuser de cet oubli comme d'une négligence coupable.

Florence l'arrêta avec vivacité.

—Oncle Noll, supplia-t-elle, ne fais pas attention à ce que je viens de dire; ce sont des paroles lancées à l'étourdie... Je ne regrette rien, rien ne me manque, pas même cette fantaisie d'un instant. Je t'assure que je n'y songe déjà plus.

Elle avait recouvré toute sa sérénité et, revenue à la table du thé que la visite des amazones lui avait fait abandonner durant quelques minutes, elle se remit tranquillement à beurrer des tartines; car miss Ethel n'en mangeait jamais moins de quatre, qu'elle humectait d'un nombre illimité de tasses de la chaude boisson ambrée.

Or, l'intempestive interruption avait coupé, de façon désagréable, la chère petite collation, et l'excellente petite créature s'y remit avec une évidente sensation de bien-être.

A présent, c'était Noll qui songeait, le front penché.

Il s'en voulait un peu de n'avoir pas prévu que, des nombreux plaisirs à lui interdits, quelques-uns pouvaient tenter la jeunesse et l'activité de Florence.

Autrefois, dans le but de la fortifier, il lui avait fait donner quelques leçons d'équitation; sous la garde d'Archie, elle faisait de loin en loin, bien sagement, un petit temps de trot dans le parc, sur Léda, une brave jument si âgée et si paisible, que ses vieilles jambes devaient avoir perdu jusqu'au souvenir des écarts, des ruades et même du plus inoffensif emballement.

Mais c'était tout, et il venait de le reconnaître lui-même; les vingt ans de Flor pouvaient souhaiter quelque chose de plus aventureux, que ce piétinement monotone dans un cercle toujours pareil.

—Est-ce que le costume de cheval de miss Dally est encore en bon état? demanda-t-il à Suzan, très étonnée de voir le lord de Kilmore se préoccuper subitement d'une question dans les détails de laquelle il ne descendait jamais.

—L'amazone de miss Florence? Ah! mylord, il y a longtemps qu'elle n'existe plus. J'ai aidé la jeune miss à tailler dans la jupe des robes et des casaquins pour les petits enfants de Betzy Grant, lorsqu'un incendie a détruit tout ce qu'elle possédait. Il faut lire que miss avait tellement grandi... se hâta d'ajouter la brave fille, comme pour excuser la générosité inconsidérée de Flor.

—Eh bien! fit Noll tranquillement, il faudra remplacer ce costume. Digby viendra demain de Dumbarton, vous lui donnerez les mesures, mais ne dites rien à votre maîtresse, c'est une surprise.

Suzan fut très discrète. Comme tous les serviteurs de Kilmore-Castle, elle aimait beaucoup la jeune fille, dont la bienveillante autorité avait succédé au commandement hautain de la comtesse Augusta.

Flor ne se doutait donc de rien, lorsqu'un matin, après déjeuner, Noll dit négligemment:

Après la Maladie

Chacun connaît ce sentiment de bien-être que l'on ressent après une maladie plus ou moins grave.

LE BOVRIL

Est une nourriture idéale

**Donne de la FORCE,
STIMULE,
NOURRIT.**

—Il fait un temps superbe, très clair, pas trop chaud, un vrai temps de cavalcade. Qu'en dites-vous, Gérald?

—Ce serait charmant, en effet, répondit le jeune homme. Il est dommage que ma cousine...

—Sans être une écuyère consommée, Flor sait suffisamment se tenir en selle. Petite fille, je gage qu'une galopade te tenterait? J'ai bien envie de faire atteler et de vous suivre en voiture.

A ces paroles inattendues, Florence était devenue toute rouge.

—Nous suivre!... mais... Oh! oncle Noll! jamais Léda ne supporterait une galopade... et ma vieille amazone...

—Ai-je dit qu'il s'agissait de la vénérable Léda et du costume dans lequel de charitables ciseaux ont coupé, à tort et à travers, des vêtements pour les petits pauvres? Oh! ce n'est pas la peine de rougir, jusqu'à faire concurrence aux pivoines du grand massif! Allons! va vite t'habiller, enfant, pendant qu'on seller les chevaux.

Quand la jeune fille redescendit de sa chambre, sa taille souple emprisonnée dans le corsage de fin drap bleu, sur la teinte sombre duquel tranchait la ligne claire d'un plastron de piqué blanc, un petit feutre coquet, enroulé de gaze, posé sur ses cheveux nattés, la voiture basse de Noll était attelée et les montures, toutes prêtes, piaffaient devant le perron.

A côté du cab noir de Gérald, un groom tenait en main une jolie bête, fine et nerveuse, à la robe lustrée, d'un bel alezan brûlé et dont l'œil, à la fois doux et ardent, d'avance, dévorait l'espace.

A sa vue, Flor, que son costume neuf venait déjà d'enchanter, perdit tout à fait la tête.

—Oncle Noll! oncle Noll! Ce sont des folies tout cela! Mon Dieu! comme tu me gâtes. Est-il possible que ce soit pour moi, ce joli cheval?

Dans son ravissement, elle battait des mains, et, pour un peu, elle aurait sauté de joie comme une enfant.

—A-t-il un nom?

—Un très joli nom: "Tahib," qui veut dire "Fidèle".

—Tahib! mon bon Tahib! Nous ferons vite connaissance, dis? Oh! je veux te gâter. Je te donnerai du sucre, je te soignerai. Et toi... tu m'aimeras?

Penchée vers lui, elle lui parlait comme s'il eût pu la comprendre le flattant de sa petite main et, sous cette caresse, Tahib, avec un frisson de plaisir, allongea, câlin, sa fine tête aux naseaux frémissants.

—Oncle Noll! Vois donc! s'écria-t-elle, il me connaît déjà.

—Il est très doux, très sûr, fit Olivier qu'égayait cette exubérante joie; tu pourras le mener à ton gré. C'est une bonne petite bête.

—Maintenant, veux-tu que nous partions?

—Ma cousine, me voici à vos ordres.

Gérald, près d'elle, mettait un genou en terre et tendait les mains.

Elle y posa à peine le bout du pied; ses doigts effleurèrent l'épaule du jeune homme, et, d'un élan très lesté, elle se trouva en selle.

—Ma chère Flor, pour une écuyère novice, vous vous enlevez avec une maestria!...

Elle sourit sans répondre.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—Les loteries ont eu leur origine dans l'ancienne Rome.

—On s'est servi de boulets de pierre pour les canons jusqu'en 1514.

—Les premiers patins ont été faits avec des os par les nations Scandinaves.

—Il s'envoie annuellement, dans toutes les contrées civilisées, environ 17,000,000,000 de lettres.

—On dit que les commissaires de la paix américaine recevront chacun \$100,000 pour leur service. Voilà qui serait payé royalement.

—La fourrure est plus à la mode que jamais. Il y en aura cet hiver des millions de verges employées en pardessus, jupes, casques, bordures, etc., etc. Le velours loutre ou bleu de roi garni de castor foncé ou de renard bleu donnent des effets splendides.

RIEN DE PLUS FACILE

C'est à cette saison de l'année que les rhumes sont plus à craindre. Avec le Baume Rhumal on s'en débarrasse facilement.

Janvier.—Les personnes qui naissent dans ce mois sont d'une constitution faible mais vivent longtemps; elles sont industrieuses et réussissent dans toutes leurs entreprises. Les filles sont d'une forte constitution, bonnes et aimables.

On doit avoir grand soin lorsqu'on part en voyage, Mais surtout en hiver, par un temps glacial, D'emporter avec soi, complément du bagage Un remède excellent: c'est le Baume Rhumal.

LE CATARRHE SE GUERIT

Le catarrhe ressemble à la consommation, en ce sens qu'on l'a longtemps incurable; mais il existe aujourd'hui un remède capable de guérir le catarrhe, à n'importe quelle période. Le remède a déjà été employé, pendant plusieurs années, par feu le Dr Stevens, une autorité pour les maladies de la gorge et des poumons. Ayant fait l'expérience de ses propriétés curatives, dans des milliers de cas et voulant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai GRATIS à tous ceux qui souffrent du catarrhe, de l'asthme, de la consommation, ou de n'importe quelle maladie nerveuse, la recette en question, en allemand, en français ou en anglais, avec toute direction pour préparation et emploi du remède. Prompt en voi par la malle à quiconque en fera la demande, avec timbre et en mentionnant ce journal à W.-A. NOYES, 920, Powers' Block, Rochester, New-York.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St. Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de Capots en Chat Sauvage.

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN 1584 Notre-Dame

MADAME JANEL ET SES DEUX FILLES

DOIVENT LEUR SANTE AUX PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Il est étonnant, et on est frappé de stupeur, de voir un si grand nombre de femmes malades, faibles et épuisées, cherchant en vain un remède à leurs maux de toutes sortes. Pourquoi continuer à souffrir quand il y a un remède sûr et infaillible pour toutes les maladies particulières aux femmes? Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des milliers de femmes que les médecins avaient abandonnées; des milliers de femmes ont été sauvées de la mort, et grâce à ce remède, la santé et le bonheur ont banni la maladie et le désespoir dans un grand nombre de familles. Lisez avec attention les témoignages d'une respectable mère de famille et de ses deux charmantes jeunes filles: "Il y a trois ans je tombai bien malade. Je souffrais de grande faiblesse et de débilité générale. Ma digestion ne se faisait pas, j'étais toujours constipée, les membres engourdis, mal de tête, douleurs dans le dos, aux reins et dans tous les membres. Plusieurs médecins me soignèrent, mais aucun ne put me guérir. Ayant entendu dire beaucoup de bien des Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre et maintenant je suis en parfaite santé." Mme A. Janel. "Il y a un an notre santé commença à être fortement altérée. Nous souffrions de grande faiblesse, maux de tête, de violentes étourdissements et de débilité générale. Douleurs dans le dos et les reins. La pauvreté du sang et l'excès de travail dans les manufactures étaient la cause de notre maladie. Nous étions découragées, ayant dépensé beaucoup d'argent pour les docteurs et les remèdes. Encouragées par la guérison de notre mère par les Pilules Rouges du Dr Coderre, nous commençâmes à en prendre, et au bout de quelques semaines nous étions toutes deux en parfaite santé fortes et heureuses." Mmes Emma et Julia Janel, rue Social, Woonsocket, R. I.



MADAME JANEL ET SES DEUX FILLES

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont spécialement pour les maladies des femmes, elles rendent les femmes faibles fortes, les

jeunes pâles roses, les yeux ternes luisants, elles font du sang pur, fort, riche et rouge. Elles guérissent le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, l'estomac, de reins, côtés, douleurs dans le bas-ventre, les étourdissements, les nervosités, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, fraîcheur des pieds et des mains; elles sont d'une grande efficacité prises avant ou après la naissance d'un enfant. Elles aident aussi beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin n'a pu vous guérir, n'espérez pas qu'une ou deux boîtes de Pilules puissent vous guérir, prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps consultez nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter absolument pour rien. Ecrivez leur une description complète de votre maladie, ne leur cachez rien, vous n'avez rien à craindre, toutes lettres adressées au DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL, sont ouvertes et tenues confidentielles par eux.

REFUSEZ COMME IMITATION toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte, même lorsque l'on vous dit qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ou qu'elles sont au-si bonnes. Un grand nombre de marchands font cela dans le seul but de faire un peu plus d'argent sur votre achat. Nous tenons à vous dire que ces pilules sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses, REFUSEZ TOUTE IMITATION. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables pilules rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons partout au Canada et aux Etats-Unis, pas de donative à payer. Donnez-nous votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, BOITE 2306, MONTREAL.

"La Presse" advertisement with circulation statistics: 65,767 COPIES PAR JOUR, 17 million readers per year.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER advertisement, recommending the product for various ailments.

Advertisement for Saint-Lehon wine, featuring an image of the bottle and text describing it as a natural, tonic, and stimulant.

Advertisement for Corsets by C.-J. Grenier, located at 2310 Ste-Catherine and 1613 Ste-Catherine.

Advertisement for HOMMES FAIBLES PASTILLES du Dr JEAN, a medicine for men's weakness.

Advertisement for LE MONDE MODERNE magazine, published by Grande Revue mensuelle.

Advertisement for Un Prêtre de Rome, offering a cure for various ailments.

Advertisement for PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT, offering patent services.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1892, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

14290



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L^{tée})

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

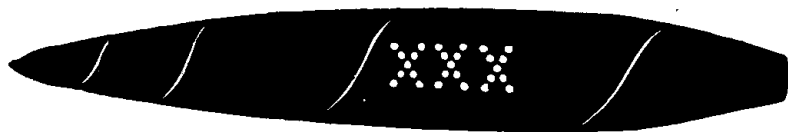
Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREault

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.

Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES.

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2118

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

\$200 A GAGNER!

*

Il suffira de deviner le dénouement de "Parise," le prochain feuilleton du journal "La Patrie" de Montréal.

*

GRAND CONCOURS OUVERT A TOUT LE MONDE — AUX ABONNES DE LA VILLE COMME A CEUX DE LA CAMPAGNE

*

Un premier prix de \$100; un deuxième prix de \$50; deux prix de \$15 et deux prix de \$10.

Total, \$200.00

*

CONDITIONS DU CONCOURS

1o — Acheter ou recevoir "La Patrie" tous les jours;

2o — Lire avec soin chaque numéro du feuilleton "Parise."

3o — Envoyer par écrit au bureau de "La Patrie" — à une date qui sera fixée plus tard, c'est-à-dire lorsque l'auteur aura mis tous ses personnages en scène et que l'intrigue se sera suffisamment développée pour permettre aux lecteurs de faire des conjectures sur le dénouement du roman — vos prévisions sur l'épilogue du grand roman historique.

4o — Signer votre lettre d'un nom de plume quelconque que

vous garderez secret et qui ne sera rendu public que lorsque les juges se seront prononcés sur la valeur respective de vos conjectures;

5o — Toutes les lettres devront parvenir ou être remises au bureau de "La Patrie" au jour et à l'heure fixés.

6o — Lorsque les juges auront fait leur choix, "La Patrie" publiera les pseudonymes des gagnants et, quelques jours après, leurs noms véritables avec leurs vignettes, s'ils veulent bien se donner le mal de nous transmettre leurs photographies.

Les Juges du Concours

Les juges du concours seront des citoyens distingués et bien connus de notre monde littéraire. "La Patrie" en publiera plus tard les noms; on se convaincra sur le champ que seuls les plus méritants gagneront les \$200.00 que "La Patrie" leur offre en cadeau. Pas de favoritisme. La décision sera honnête et juste.

Les vainqueurs recevront leurs récompenses par la malle ou aux bureaux de "La Patrie."

Nous donnons une attestation solennelle du rédacteur qui a reçu le manuscrit du feuilleton transmis à "La Patrie" par l'auteur lui-même. Cette déclaration que voici démontre que personne autre que le rédacteur n'a eu le privilège de lire cette oeuvre magnifique :

Province de Québec, District de Montréal. Je soussigné, Charles Robillard, secrétaire de la rédaction du journal "La Patrie," déclare solennellement ce qui suit, savoir :

Que le grand roman inédit "Parise," dont la "Patrie" s'est procuré le manuscrit de l'auteur lui-même, Monsieur le vicomte de Poli, m'a été confié aussitôt après sa réception à Montréal, et que personne autre que moi n'a depuis eu l'occasion de le lire; que je n'en ai fait connaître à personne l'intrigue ni le dénouement; que le manuscrit restera en ma possession jusqu'à ce que les juges chargés de décider du concours de "La Patrie" soient appelés à rendre leur décision.

Et je fais cette déclaration solennelle, la croyant consciencieusement vraie et sachant qu'elle a la même force et le même effet que si elle était faite sous serment sous l'empire de l'Acte de la Preuve en Canada 1893.

CH. ROBILLARD.

Prise et reconnue devant moi à Montréal, ce vingt-deuxième jour de décembre mil huit cent quatre-vingt-dix-huit.

A. FISET, N. P.

*

La publication de "Parise" commencera le 21 janvier prochain.

Que ceux qui ne lisent pas régulièrement "La Patrie" ou qui ne la reçoivent pas encore, s'empressent de s'abonner ou de donner leur commande chez le marchand de journaux le plus proche; ils seront ainsi certains de ne pas manquer un seul numéro de "Parise," le grand roman historique du vicomte Oscar de Poli. Tout le monde voudra lire cette oeuvre magistrale afin de pouvoir prendre part, avec d'excellentes chances de succès, au grand concours, qui sera ouvert à une date ultérieure.

Qui ne voudra pas deviner le dénouement de "Parise" et gagner \$200?

"La Patrie" est en vente dans tous les dépôts, si elle ne l'est pas, donnez immédiatement votre commande au vendeur de journaux.

VOULEZ-VOUS CAGNER \$200?

Abonnez-vous sur le champ au grand journal quotidien.

ADRESSE —

"LA PATRIE"

77-79 Rue St-Jacques, Montréal